

XYZ. La revue de la nouvelle

Vincent Engel : le retour de l'écrivain engagé

Francine Bordeleau



Number 59, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4337ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bordeleau, F. (1999). Vincent Engel : le retour de l'écrivain engagé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (59), 87–93.

Vincent Engel : le retour de l'écrivain engagé

Francine Bordeleau



Vincent Engel vit en Belgique, mais entretient des liens privilégiés avec le Québec depuis longtemps, depuis 1993 en fait, alors qu'il commençait à publier à L'instant même et accédait au statut d'auteur maison. Six ans plus tard, entre les recueils de nouvelles et les romans — sans oublier l'essai, qu'il pratique depuis 1989 —, l'œuvre d'Engel, écrivain qui s'inscrit volontiers dans la lignée des humanistes, se prête bien au bilan.

C'est un curieux destin qui a échu à la ville de Louvain-la-Neuve. Toute petite, peu peuplée — les étudiants de l'université où Vincent Engel enseigne la littérature du XX^e siècle sont plus nombreux que les habitants proprement dits —, cette cité sise au cœur du Brabant wallon n'en est pas moins devenue un haut lieu intellectuel et peut s'arroger le titre de capitale francophone de la nouvelle. Praticiens et théoriciens du genre bref ont pris l'habitude d'y aller en colloque, et ces manifestations savantes ont favorisé contacts et échanges internationaux entre écrivains. Les réunions de Louvain-la-Neuve devaient par exemple conduire à *L'année nouvelle*¹, un recueil collectif publié en 1993. Vincent Engel, qui fut à l'origine du collectif, a joué un rôle considérable dans cette entreprise.

1. Une coédition de Canevas (Frasne), Les Éperonniers (Bruxelles), Phi (Echternarch) et L'instant même (Québec).

Cette année-là, Engel lançait également, avec *Légendes en attente*, son premier recueil de nouvelles. La parution du livre à l'instant même comme la visite à Québec de son auteur comptent parmi les heureux résultats des rapports établis à Louvain-la-Neuve. La maison de Gilles Pellerin a par la suite continué de publier les livres de cet écrivain plutôt prolixe qui aura fait paraître, depuis *Légendes en attente*, trois romans, deux recueils de nouvelles et deux essais : un sur Wiesel (*Au nom de Dieu...*) et un sur la critique littéraire (*Histoire de la critique littéraire des XIX^e et XX^e siècles*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 1998).

Aborder l'œuvre de Vincent Engel, c'est accepter de plonger dans des « fictions qui suscitent des images, des questions plus que des réponses ». C'est accepter aussi des textes aux sujets souvent austères : la mort, qui revient constamment hanter l'écrivain, ou encore la guerre. Son dernier recueil, arrivé en librairie à la toute fin de 1998, s'intitule d'ailleurs *La guerre est quotidienne*. « J'ai d'abord trouvé le titre, tant il me semblait évident que l'ensemble du livre tournerait autour de ce thème. Les textes sont ensuite nés en conséquence », précise Engel.

Le recueil est sorti juste avant la tragédie du Kosovo, mais ces événements, le nouvellier ne les avait évidemment pas soupçonnés.

C'est plutôt que chez nous, dans les années 1960, la guerre était vraiment quotidienne, on parlait de la guerre constamment. J'en ai acquis le sentiment que la guerre détermine notre existence.

De ce côté-ci de l'Atlantique, on a peut-être tendance à se désintéresser d'un pays qui apparaît dans l'ombre portée du géant français. Mais à une époque pas si lointaine, la Belgique fut elle aussi un géant : rien moins que la deuxième puissance impérialiste mondiale, après l'Angleterre et avant les États-Unis. Dans l'Histoire nationale, les conflits coloniaux ont donc joué un rôle important et la guerre, ici, ne renvoie pas qu'à celle de 1939-1945. Ce passé colonial tout comme les tensions linguistiques — entre francophones et néerlandophones —

incitent Engel à pratiquer, dans certains de ses textes, une autodérision caustique.

Les idées et la création

Vincent Engel n'est pas seulement belge, il est aussi juif, et cette identité parcourt l'ensemble de l'œuvre. L'écrivain en a fait le sujet de trois essais : *Fou de Dieu ou Dieu des fous : l'œuvre tragique d'Élie Wiesel* ; *Pourquoi parler d'Auschwitz ?* ; *Au nom du père, de Dieu et d'Auschwitz*. Il en a également fait le sujet détourné de fictions. Ainsi, les deux héros de « L'imposture », la nouvelle aussi longue — une soixantaine de pages — que remarquable par laquelle s'ouvre *La guerre est quotidienne*, ne sont pas juifs. L'un s'appelle Charles de Vinelles, il vit dans son château érigé au XVII^e siècle et entretient, pendant que la France ploie sous les rigueurs de l'Occupation, des velléités d'écrivain. L'autre, Jurg Engelmeyer, est un officier allemand que les de Vinelles doivent héberger. Avant la guerre, l'Allemand a fait des études de lettres françaises ; il a lu Proust, Céline, Malraux, Camus, Sartre...

Le soir, après le dîner, les deux hommes parlent littérature :

Charles détestait Camus et Sartre, prétendant ne rien comprendre à cette littérature sans espoir, nauséabonde et défaitiste. Engelmeyer avait insisté pour qu'il lise L'étranger, paru l'été précédent.

L'Allemand est cultivé, francophile ; à son hôte obligé, il donne des leçons sur l'art et l'engagement...

Engel a utilisé son propre nom pour l'Allemand — pour le bourreau —, tandis qu'il a créé le patronyme du Français à partir de la première syllabe de son prénom et de la dernière de son nom. « Je peux être l'un ou l'autre, l'un et l'autre », souligne le nouvellier. Il a doté l'officier de qualités intéressantes — l'intelligence, la lucidité, un machiavélisme de bon aloi — alors que le Français, personnage tout en atermoiements préoccupé par sa seule œuvre à venir, apparaît presque veule et antipathique. « Les Allemands ont été des monstres, mais ils étaient aussi des hommes. Et ces hommes ont eu des amis. » Dans cette

nouvelle qui met en rapport la vie avec la fonction de l'Art, il aurait été facile de charger le bourreau héréditaire. Engel, on l'aura compris, s'y est refusé absolument. « Je préfère poser les questions en laissant au lecteur le soin de les assumer. »

Ironie du sort : Charles de Vinelles, écrivain qui nie dans l'œuvre la notion d'engagement, passe pour être Vercors, celui qui fonda les Éditions de Minuit en 1941 et fit paraître clandestinement, en 1942, *Le silence de la mer*. Le texte, qui évoque les relations entre un officier allemand et une famille française, eut un énorme retentissement pendant l'Occupation. On peut voir dans « L'imposture » une manière d'hommage à Vercors, mais surtout une nouvelle dans laquelle Engel situe son projet esthétique et politique. Sa référence ultime est Camus.

Le vrai écrivain engagé, c'est lui, parce que sa littérature en est d'abord une de création, elle s'oppose aux prétentions idéologiques et dogmatiques de Sartre. Sartre ne s'est jamais engagé que pour lui-même, par un système tout à fait habile il a créé une fiction Sartre.

Pour Engel, l'engagement demeure aujourd'hui un enjeu fondamental de l'art et de la littérature. Seulement, dira-t-il, « la littérature n'a pas à être un discours idéologique ou politique ». Voilà sans doute pourquoi « L'imposture », mais aussi la plupart des nouvelles qu'a signées Engel, se termine sur une note ambiguë. Le nouvellier ne cultive guère, en effet, les chutes spectaculaires, les revirements dramatiques : le texte s'achève plutôt dans une sorte d'incertitude, et il appartiendra au lecteur d'imaginer le fin mot de l'histoire.

Vrai mensonge

En fait, la seule certitude qu'offre l'écrivain belge, c'est celle de ne consentir aucune concession aux modes. Les textes, très classiquement construits — « C'est la meilleure forme de sédition qui puisse exister » —, sont presque austères. On n'y retrouve pas de scènes croustillantes, de sexualité morbide, d'exploitation des technologies, de meurtriers en série.

« La littérature peut traiter de tout », soutient néanmoins Engel. Lui qui aime les grands thèmes, les thèmes graves, puise à profusion dans les faits divers tant il est vrai, pour lui, que nombre de faits divers appellent l'écriture.

On imagine une histoire, une vie à partir d'un simple entrefilet, des quelques bribes de réel que relate un journal. Il s'agit seulement de trouver le ton, l'angle qui feront éclater l'anecdote, aussi tragique soit-elle. Car ce qui est inimaginable, ce qui est indicible doit cependant être dit.

Le fait divers présente la conséquence. La fiction donne, ou plutôt essaie de donner une explication, un sens. La fiction reconstruit, mais n'est pas réaliste : le réalisme, en littérature, est une illusion puisque la littérature parle de ce qui n'existe pas. Le fait divers, qui n'est jamais qu'un morceau de réalité, m'apparaît donc comme un réservoir passionnant, privilégié.

Plusieurs nouvelles, dans le dernier recueil, sont nées de la lecture de faits divers. Ainsi de « La lettre détournée » — qui serait la vraie traduction du texte de Poe intitulé en français « La lettre volée » —, dans laquelle Jenny écrit à son amoureux Peter une « horrible » missive. Nous sommes pendant la guerre et la lettre s'égare. Fort heureusement, car Jenny regrette ces mots. Après le mariage, les enfants, la maladie et la mort de Jenny, la fameuse lettre parviendra à destination. Peter, dès lors, se souvient :

Et toutes ces années ensuite, où elle l'a aimé — mais aussi la relève du courrier qu'elle considérait comme son privilège et les rares jours où il avait dû s'en acquitter ; n'avait-elle pas alors sur ses traits la même inquiétude ?

Peter se demande maintenant si le demi-siècle de vie commune ne fut pas fondé sur le mensonge. Puis décide qu'il ne veut rien savoir du message de cette lettre.

Mais même dans une nouvelle aussi jolie que celle-là se profile la mort. La mort est du reste omniprésente chez Engel, au propre ou au figuré.

La nouvelle est un texte tellement court, elle est un condensé de la vie, une distillation des moments les plus importants. La mort encercle

donc le texte, pour ainsi dire, et je la symbolise souvent par un objet qui circule ou se vide de sa substance. Je ne pense pas être le seul : depuis le prologue du *Décameron* de Boccace, on retrouve ce principe, qu'un théoricien a appelé le principe « du faucon » en référence justement à une des nouvelles de Boccace, d'un objet qui circule et se vide de sa substance pour n'être plus, comme le dit Lacan dans son analyse justement de « La lettre volée » ou plutôt « détournée » de Poe, qu'un déchet (jeu de mots : a letter — a litter).

Cycle et correspondances

Engel a dédié « La lettre détournée » à l'éditeur — et nouvellier — Gilles Pellerin, « L'imposture » à André Sempoux... Chacune des nouvelles du recueil, en fait, a un destinataire particulier. « C'est une façon de nommer un réseau d'amitié, d'identifier une communauté. » Communauté au sein de laquelle Elie Wiesel occupe apparemment une place privilégiée, en partie à cause de la judéité, un thème qu'Engel aborde de façon beaucoup plus explicite dans le roman qui devrait paraître au début de l'an 2000.

Ça n'est pas dans « L'imposture » que Vincent Engel a transposé sa vision du judaïsme, mais plutôt dans « Maramisa », la nouvelle qui clôt *Légendes en attente*. Aux confins de l'Asie, un archéologue a pour mission de fouiller une antique cité royale et sa nécropole. L'homme est bientôt obsédé par ces morts dont il cherche à reconstituer l'histoire pour mieux oublier son histoire à lui, tragique et insupportable. Maramisa, où l'homme est allé se perdre, revient dans l'œuvre à la manière d'un leitmotiv. La cité réapparaît ainsi dans deux nouvelles de *La guerre est quotidienne*. Maramisa, la cité aux « habitants inouïs, qui meurent en faisant un pas de trop dans leur exil éternel »...

Engel affectionne ces correspondances, ces mises en abyme. « Je suis en train de créer un ensemble complet que tout contribue à alimenter », précise-t-il du reste. Dans cet ensemble, Baptiste Morgan joue un rôle de premier plan. Celui, même, d'alter ego, pourrait-on dire. Morgan est d'abord un jeune écrivain qui traîne

ses pénates à Venise, et qu'on rencontre pour la première fois dans une nouvelle de *La vie malgré tout*. Mais il a également servi de pseudonyme à Engel pour *La vie oubliée, nature morte IV*, un roman publié en 1998. « Dans la logique de la fiction que je construis, il était important que Morgan assume ce texte. »

Le projet d'Engel, très balzacien, comporte entre vingt et trente titres. Il y aura le cycle Morgan, dont la biographie commence à se dessiner. Il est par exemple l'arrière-petit-neveu d'Aristide Morgan, le narrateur de *Raphael et Lætitia*, un lointain cousin de Charles de Vinelles (lui signera, a posteriori, *Un jour ce sera l'aube*, roman qu'Engel a publié sous son nom en 1995), et il possède son propre style, sa propre écriture. Le projet prévoit aussi un cycle consacré à Maramisa, magique cité de la mort...

De tout cela résultera une œuvre ambitieuse, tentaculaire, dont nous lisons maintenant les premières ébauches. Autant dire une somme, qui risque d'être passablement unique dans les annales de la littérature contemporaine. Qui risque aussi d'être à contre-courant. Mais voilà peut-être bien ce qui, finalement, caractérise le mieux Vincent Engel, écrivain qui a horreur des modes.

Bibliographie

ESSAIS

Fou de Dieu ou Dieu des fous : l'œuvre tragique d'Élie Wiesel, Bruxelles, De Boeck, 1989.

Pourquoi parler d'Auschwitz ?, Bruxelles, Les Éperonniers, 1991.

Le genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du XXI^e siècle. Actes du colloque de l'Année nouvelle à Louvain-la-Neuve, 26-28 avril 1994, Echternach, Éditions Phi ; France, Canevas éditeur ; Québec, L'instant même, 1995 (dir.).

Nos ancêtres les Gaulois : impressions d'écrivains sur la francophonie, Ottignies, Quorum, 1995 (dir.).

La nouvelle de langue française aux frontières des autres genres, volume I, actes du colloque de Metz, Ottignies, Quorum, 1997 (dir.).

Au nom du père, de Dieu et d'Auschwitz, Berne, Peter Lang, 1997.

FICTIONS

Recueils de nouvelles

Légendes en attente, Québec, L'instant même, 1993 (prix Franz de Wever).

La vie malgré tout, confessions nouvelles, Québec, L'instant même, 1994 (prix renaissance de la nouvelle).

Romans

Un jour, ce sera l'aube, Bruxelles, Labor et Québec, L'instant même, 1995.

Raphael et Lætitia, romansonge, Neuilly-le-Roi, Alfil et Québec, L'instant même, 1996.

La vie oubliée, nature morte IV, Ottignies, Quorum et Québec, L'instant même, 1998 (sous le pseudonyme de Baptiste Morgan).